

Benjamin Biolay : “La culture ? Le gouvernement s’en fout !”

Hugo Cassavetti



Benjamin Biolay : “Après le virus, la mélancolie va changer de goût.”

Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Selon son bon plaisir, Benjamin Biolay compose, écrit, chante, produit et fait l’acteur. La mélancolie pour moteur et l’indépendance pour horizon. Il balance avec élégance l’indigence des politiques culturelles ou l’atonie du rap actuel... Son dernier disque, “Grand Prix”, irrigué par une énergie contagieuse, sort chez Polydor le 26 juin.

« Comment est ta peine ?/La mienne est comme ça/Faut pas qu’on s’entraîne/À toucher le bas/Il faudrait qu’on apprenne/À vivre avec ça/Comment est ta peine ?/La mienne s’en vient, s’en va. » Ça s’appelle un tube. La première chanson extraite du nouvel album de Benjamin Biolay *Grand Prix* — bien plus rock qu’à l’accoutumée, conçu juste avant le confinement —, décline un sentiment intime en mode universel, par la magie d’une simple chanson. Vingt ans que le surdoué de la variété, versant pop, s’interdit de se reposer sur ses lauriers. Boulimique, travailleur acharné sous ses dehors de séducteur indolent, le natif de Villefranche-sur-Saône, issu d’une famille modeste, mène sans répit, à 48 ans, plusieurs carrières de front. Et même plusieurs vies, puisque la sienne se partage depuis des années entre la France et l’Argentine. Producteur pygmalion pour d’autres, acteur docile mais de caractère au cinéma, curieux de tout — du sport à la politique, de la BD à la littérature —, il ne s’interdit rien. Pour mieux nourrir une œuvre de chanteur solitaire mais bien entouré, qu’il se refuse à voir basculer en pilotage automatique. Ses amours, à la fois fidèles et multiples, qu’il ne cache pas, ses amis, ses influences, ses lubies et passions sont le moteur artistique de cet homme aussi tranquille que pressé. Son carburant ? Une mélancolie positive qui conjugue résignation et indignation, tout en pensant l’avenir possible. Son secret ? Mettre son talent et ses facilités au service de son bon plaisir, celui de croquer la vie et le monde à belles dents, tels qu’ils viennent, tels qu’ils vont. Il est le rédacteur en chef cette semaine de notre numéro et intervient dans tous les articles que nous publions.

Alors, cette première sortie post-confinement ?

Je suis ravi que cet entretien ait lieu de visu, en chair et en os. Le contact humain est

important. Mais le reste, les gens dans la rue, les boutiques rouvertes, la circulation qui a repris, non. Cette gesticulation frénétique ne m'enchanté pas. On est tous tributaires de notre capacité à être intelligent ou curieux. Une personne dépourvue de ces qualités a forcément mal vécu le confinement, puisqu'elle s'attache à l'illusion d'une vie sociale pour combler un certain vide intérieur. Je suis assez solitaire au fond, d'autant qu'étant qu'artiste j'ai une vie assez monacale. En fait, j'ai surtout de la peine pour ceux qui vivent dans la marge, dans la rue : les SDF, les prostitués, pour qui nul ou presque n'a eu un mot...

“Tel un radeau, mon album tout juste bouclé m'a permis de traverser le naufrage.”

Vous avez donc vécu un confinement heureux...

Je fais partie des chanceux. Tel un radeau, mon album tout juste bouclé m'a permis de traverser le naufrage, avec la perspective d'une tournée à venir à l'automne. Comme tous ceux qui aiment profondément la musique, j'ai pu, grâce à cette période de repli imposé, en réécouter avec un intérêt décuplé. Ce que j'ai fait, des jours d'affilée, avec l'album des Strokes. Ça ne m'était pas arrivé depuis des lustres.

Votre premier bagage musical est plutôt anglo-saxon ?

Comme Daho, Dominique A et Murat. Et comme eux, le fait d'écrire en français m'a ramené à des choses plus anciennes, de chez nous, que j'ai réécoutées, en faisant un peu abstraction de l'esthétique. Parce que la chanson française a toujours été gênante, avec tous ces arrangements bien ringards. Peu d'entre nous sont à la fois auteur-compositeur, voire même arrangeur et producteur. Or là est le problème majeur. Michel Delpech, par exemple, était fou de pop anglo-saxonne, mais il avait besoin d'un parolier ou d'un compositeur. À l'instar de la plupart des artistes français, il était dépendant, n'avait aucun contrôle. Pour être viable, il faut être autosuffisant. En France, cette tradition de séparer les auteurs et les compositeurs des interprètes est tragique. Je préfère écrire un texte même un peu foireux que compter sur d'autres.

***Grand Prix* arrive après le diptyque *Palermo Hollywood* et *Volver*... C'était inhabituel chez vous de rester dans le même style.**

Il s'agissait en fait d'un double album contrarié, fruit de ma relation profonde à l'Argentine. Mais le label m'a imposé deux sorties séparées. Je regrette d'avoir été docile. Le disque fonctionnait mieux comme un tout. J'ai un lien profond avec ce pays, où j'ai ma deuxième famille, un enfant, un appartement à Buenos Aires. Ce n'est pas un disque de touriste, je me sens là-bas chez moi depuis près de quinze ans. J'y connais beaucoup de musiciens, et il y a un parallèle avec la scène française. Ils ont leur Gainsbourg, leur Bashung, leur Christophe. Comme nous, ils ont pris la musique anglo-saxonne et l'ont arrangée à leur sauce latine. À la différence que la musique, chez eux, est vraiment vécue au quotidien.

Une mélancolie profonde irrigue *Grand Prix*. Votre inspiration principale est-elle la rupture, qu'elle soit géographique, musicale ou affective ?

Ma vie, comme ma musique, se construit sur ce sentiment. Pas le clash, je n'aime pas ce mot, mais la rupture, oui. Ou plutôt la révolution. Parce qu'à force de ruptures, on revient parfois au point de départ : à la première rupture. Alors, on renoue. Mais cette fois, après le virus, plus rien ne sera vraiment comme avant. La mélancolie va changer de goût, subir une mutation. Je ne vois plus aujourd'hui comment les choses pourraient aller mieux.

Passer pour un narcissique désespéré qui s'exprime ou un égoïste privilégié qui se tait : éternel dilemme de l'artiste ?

Sa parole est inaudible, parce que la culture n'est jamais abordée d'un point de vue économique. Pourquoi ? Parce que le gouvernement s'en fout. Du moins, il ne l'assume pas — la thématique culturelle n'est pas populaire. L'économie de la culture a pourtant été créée de toutes pièces par Jack Lang en 1981. La politique culturelle mise en place a permis des succès mondiaux. Grâce à elle, des artistes comme Daft Punk ou Manu Chao, avec leurs contrats décentralisés, ont rapporté un paquet de devises.

“Aux États-Unis, quasiment tous les artistes sont contre Trump, et ça change quoi ? Ce serait même contre-productif, nourrissant l'idée que les anti-Trump sont tous des nantis.”

Vous avez milité, notamment pour François Hollande...

Oui. Puis on découvre comment cela fonctionne de l'intérieur, les pièges médiatiques. La tradition d'alpaguer le ministre de la Culture est une connerie : il n'a aucun pouvoir. Il sera toujours victime de la volonté du président de la République ou du Premier ministre. Il n'y a pas un ministre de la Culture qui souhaite un budget limité, il fait simplement avec ce qu'on lui donne. Le drame est que la culture n'est jamais abordée pendant les présidentielles. Comme pourrait-elle peser après ? Les candidats se piègent avec leur comportement basement électoraliste. Comme la culture ne fédère pas le grand public, ils l'occultent, parlent du tourisme, sans jamais rappeler, chiffres à l'appui, le poids de celle-ci dans l'attrait qu'exerce la France à l'étranger. Regardez les touristes qui déboulent juste pour voir le café d'Amélie Poulain à Montmartre ! On ne dit jamais combien la culture rapporte au pays. Non, c'est toujours : « *Ça coûte cher !* » Je voudrais que le prochain président ait le courage de faire campagne sur ce thème, qu'il mette en avant sa richesse pour l'individu mais aussi pour le pays. Avoir, comme Emmanuel Macron, fait des photocopies pour le philosophe Paul Ricœur, ne suffit pas. Mais si je me réinvestis un jour dans la politique, ce sera de manière plus confidentielle. Aux États-Unis, quasiment tous les artistes sont contre Trump, et ça change quoi ? Ce serait même contre-productif, nourrissant l'idée que les anti-Trump sont tous des nantis, des privilégiés.

D'où vous vient votre fascination pour la Formule 1 ?

Je raffolais de la BD *Michel Vaillant* gamin, surtout les premiers volumes, avec les histoires de la famille. J'adorais aussi le basket et le foot, parce que ce sont des sports que l'on pouvait pratiquer. La Formule 1 tient plus de la madeleine de Proust, une passion enfantine, associée à ces dimanches après-midi, où je regardais les Grands Prix, en sortant de table, avec mes oncles à moitié bourrés qui ronflaient aussi fort que les voitures !

Ce sport correspond à une vision romantique, extrême de la vie...

Comme la conquête spatiale. Les types qui bravent le danger et l'inconnu sont des artistes, au fond. Pour la photo de la pochette de *Grand Prix*, je suis monté dans la voiture de Jean-Pierre Beltoise, qui a renouvelé le sport automobile dans les années 1960-70, et j'avais l'impression de me glisser dans un cercueil ! Mais ce ne sont pas que des types animés par une pulsion suicidaire. Jack Brabham a construit sa propre voiture, avec laquelle il est devenu champion du monde. Le génie humain dans toute sa splendeur !

Vous partagiez cette passion avec vos parents ?

Pas du tout, ils détestaient ça, trouvaient la Formule 1 débile. Mais à part eux, qui n'a pas été marqué par la mort d'Ayrton Senna le 1er mai 1994 ? À l'époque de sa grosse rivalité avec Alain Prost, un journaliste l'avait alpagué : « *Ayrton, vous êtes dangereux, avec votre manière de conduire, de doubler, vous allez finir par mourir.* » Il avait répondu : « *Vous savez, je*

préfère vingt-quatre ans de ma vie à quatre-vingts ans de votre vie de merde. » Peut-être avait-il raison.

À la sortie de *Vengeance*, en 2012, vous prétendiez ne pas avoir de revanche à prendre. Pourtant, par rapport à votre famille...

Possible, mais ce n'était pas conscient. Je suis celui qui a réussi, qui a retourné la mauvaise fortune qui avait pesé sur nous. Enfin, d'autres aussi s'en sont bien sortis, mais je suis le plus connu. Longtemps, l'anecdote familiale était : « *Mon grand-père a inventé l'Opinel.* » Maintenant, on peut ajouter : « *Et mon cousin est le chanteur célèbre !* » Il est vrai que j'ai grandi en voyant la douleur dans les yeux de mes aïeux : la fortune leur avait échappé. Quant au reproche qui m'a été fait, par mon père surtout, d'avoir abandonné le classique et le trombone pour la chanson, au moins ai-je le sentiment d'avoir été au bout, d'avoir fait un choix. J'ai fini mon parcours au trombone, remporté un premier prix, avant de décider que je n'en avais rien à faire de cet instrument. Mon prof, un type super, m'avait même dit : « *Mieux vaut être un chanteur unique qu'un tromboniste parmi tant d'autres.* » Avec les gens du classique, il n'y a pas eu de rejet. Ils m'ont pris pour un fou quand j'ai tout lâché, mais ils ont aussi été les plus fiers quand j'ai réussi.

“Léo Ferré me fascinait quand il passait à la télé. Et la gêne de ma mère me servait de repère : le signe qu'il se passait quelque chose d'intéressant.”

Dans votre écriture, vous semblez avoir besoin de casser la forme poétique par une certaine grossièreté...

Cela me vient d'écrivains que j'aimais lorsque j'étais jeune, et surtout de Léo Ferré. Il adorait balancer des horreurs. L'effet était marquant, puissant. Il y avait une folie chez lui, à la limite du syndrome de Tourette. Il déclamaient un texte et subitement hurlait « *sale pute !* » en postillonnant. Et tout le monde sursautait. Je trouvais ça trop beau ses cochonneries, ces gros mots qui s'insinuaient. Pas comme Gainsbourg à la fin lorsqu'il enchaînait cent cinquante grivoiseries par chanson. Ferré me fascinait quand il passait à la télé. Et la gêne de ma mère me servait de repère : le signe qu'il se passait quelque chose d'intéressant. Avec lui, elle devenait rouge comme une pivoine !

Avant, on rejetait les disques de nos parents. Maintenant, on écoute les disques de nos enfants...

Sauf que tout est différent. J'écoute les disques de mes enfants, mais ces disques sont pour la plupart des vieux disques de mon temps ! Certains que j'ai loupés même et qu'ils me font découvrir ! Il faut dire que ça fait longtemps que je n'ai pas entendu un son urbain d'aujourd'hui intéressant.

Vous vous passionniez pour le rap pourtant...

Oui, mais ça s'est sérieusement délité. Maintenant, ce ne sont plus que des équipes avec un beatmaker, un topliner, et des couches que l'on superpose par pur calcul. Du travail d'usine, à la chaîne. Fatalement creux. J'ai bien côtoyé le milieu rap et j'ai vu l'évolution. Tous ces gars incapables de poser un son, qu'il faut remonter note par note, maqués avec des producteurs horribles, à l'ancienne. Ces nouvelles stars me font penser aux Miss Météo qui avaient été promues par Canal+ comme l'avenir du cinéma français. Elles ont juste piqué les rôles de vraies comédiennes... Dans quel monde de fous vit-on ?

Quel est le film dans lequel vous avez joué qui vous a le plus marqué ?

La Douleur d'Emmanuel Finkiel (sorti en 2017). À cause de Marguerite Duras, que j'adore, et

puis du réalisateur, vraiment génial. C'était aussi mon premier film d'époque, avec toute une rue de Paris reconstituée comme sous l'Occupation. J'y croyais. Tout en tournant, j'avais l'impression moi-même d'être au cinéma !

Dans *Chambre 212*, sorti en 2019, le réalisateur Christophe Honoré s'est-il nourri de votre relation avec Chiara Mastroianni, la mère de votre premier enfant ?

Christophe Honoré a agi en toute conscience en me demandant de tourner ce film. Il y a une forme de perversion chez lui, mais doublée d'une infinie tendresse. Rien ne s'est fait à notre insu. Au départ, le rôle n'était même pas pour moi, mais pour Denis Podalydès. Un jour, Honoré m'a vu marcher dans la rue, et il a appelé Chiara pour lui demander si ça la gênait qu'il me le propose. Il ne s'agissait donc pas de « notre » histoire au début. Ensuite, il a adapté son récit. Mais Chiara était déjà au centre du film, donc à travers elle, moi aussi, même absent. Et Christophe Honoré est capable de réagir vite à une situation nouvelle, de tout changer à quelques jours du tournage, comme modifier le sexe d'un personnage. Je connaissais l'homme, mais je l'ai découvert dans son travail. Comme pour la musique, les meilleurs sont ceux qui maîtrisent tout : Honoré, comme Ozon ou Desplechin, sait cadrer, par exemple. C'est fou la liberté de créer que ça leur apporte. Être complet, voilà la clé. L'autosuffisance est impossible, parce que c'est du cinéma. Mais le collectif ne marche que s'il est géré par quelqu'un de talentueux, de bien intentionné, capable de stimuler tout le monde. En se réservant trente pour cent de marge pour se laisser surprendre.

Vous maîtrisez tout dans la musique. Et au cinéma ?

J'y suis strictement passif. C'est agréable de se mettre entre les mains de quelqu'un. Après, je suis passif à ma façon, parce que j'ai quand même une manière de me tenir, de parler, et je n'ai pas fait la Comédie-Française. J'ai donc mon petit style. Avec un disque, on se sent responsable du résultat. Pas au cinéma. Si le film est réussi, on n'y est pour rien. Mais comme acteur — métier qui est quand même le sommet de l'égoïsme —, si on est bon dans un film de merde, on est content de soi. Alors que si on participe à un disque pourri, on a honte.

Vous souvenez-vous de votre rencontre avec Bryan Ferry, à vos débuts, pour *Télérama* ?

Bien sûr. Il m'avait dit quelque chose qui m'avait terrorisé : « *Tu vas voir, avec le temps, tu vas devenir un meilleur performer. En revanche, l'écriture sera de plus en plus difficile.* » Cela m'avait traumatisé. À tel point que je pense m'être juré de lui prouver qu'il avait tort.

BEENJAMIN BIOLAY EN QUELQUES DATES

1973 Naissance à Villefranche-sur-Saône (69).

1990 Premier prix de trombone au Conservatoire de Lyon.

2001 *Rose Kennedy*, premier album.

2004 Joue dans *Pourquoi (pas) le Brésil*, de Laetitia Masson.

2009 *La Superbe*, disque d'or et Victoire de la musique.

2019 Joue dans *Chambre 212*, de Christophe Honoré.